



Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

142 | 2011
2009-2010

Culture et vulgarisation dans la France médiévale

Joëlle Ducos



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1164>

ISSN : 1969-6310

Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 145-148

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Joëlle Ducos, « Culture et vulgarisation dans la France médiévale », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 142 | 2011, mis en ligne le 26 juillet 2011, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1164>

Tous droits réservés : EPHE

CULTURE ET VULGARISATION DANS LA FRANCE MÉDIÉVALE

Directeur d'études : M^{me} Joëlle Ducos

Programme de l'année 2009-2010 : I. *Recueil et culture médiévale : le Rosarius*. — II. *Les traductions françaises de l'Epitoma rei militaris de Végèce*.

La transmission des savoirs à partir du XIII^e siècle n'est pas le seul fait de textes écrits en latin : elle s'étend bien au-delà avec le développement de l'écrit en langue vernaculaire. Si l'on s'entend pour dénommer cet ensemble vulgarisation, il est cependant moins la reproduction d'une culture latine dans une autre langue par le biais de l'équivalence linguistique, moins un intermédiaire entre culture savante et une autre, que certains qualifient de laïque, voire de populaire, que des modes d'écriture qui se font par des clercs, « intellectuels intermédiaires », selon la formule de Jacques Verger. L'hypothèse est que cette littérature vernaculaire apparaît, non comme une reproduction malhabile ou incomplète, mais plutôt comme le résultat de modèles culturels qui se confrontent ou s'intègrent, qu'il s'agisse de représentations du monde, de modes d'argumentation, de cadres rhétoriques, de traditions ou d'idéologies. Pour cette première année, deux thèmes ont été envisagés : la compilation avec le recueil *Rosarius* et la traduction avec la diffusion française de *l'Epitoma rei militaris* de Végèce.

I. *Recueil et culture médiévale : le Rosarius*

Le *Rosarius*, recueil marial en français du manuscrit BNF fr. 12483, constitue un exemple d'une compilation effectuée par un dominicain du Soissonais en l'honneur de la Vierge Marie : organisé en deux livres de cinquante chapitres, il a attiré l'attention de la critique littéraire par l'insertion de pièces narratives empruntées en particulier aux *Miracles* de Gautier de Coincy et par une structure identique de chapitre qui commence par la description d'un objet du monde, naturel ou fabriqué par l'homme, continue par une lecture exégétique où chaque propriété correspond à une qualité de Notre-Dame, et se poursuit par un récit de miracle, son interprétation et des poèmes mariaux, avec parfois des notations musicales ou une pièce profane. Le caractère apparemment éclectique de l'ensemble a amené à une étude séparée de chaque élément constitutif du chapitre dans les travaux des chercheurs et à des éditions partielles : ce sont par exemple l'article de Gaston Raynaud (*Romania*, 188, p. 442-484) qui s'est intéressé aux parties liminaires publiée sous le titre de *Poème moralisé sur les propriétés des choses* ou des publications partielles sous le titre *les propriétés des choses, Bestiaire, Lapidaire* (éditions d'A. Zetterberg et S. Sandqvist). D'autres études se sont centrées sur les poèmes mariaux ou les récits et seul A. Långfors, au début du XX^e siècle, a étudié l'œuvre envisagée comme un tout. Or, elle pose la question de la culture médiévale en français par la juxtaposition d'éléments apparemment disparates, relevant à la fois du profane et du religieux, d'une culture dite encyclopédique et d'un

culte. Le travail de l'année cherchait à comprendre la structure d'ensemble du recueil, de le situer par rapport à d'autres et de tenter d'en déceler quelques sources, ou du moins de voir en quoi il est l'émanation d'un milieu et constitue, malgré sa faible diffusion, une œuvre importante dans l'écriture en français des dominicains.

On s'est attaché à étudier l'œuvre à la fois dans sa composition générale, en mettant en évidence, outre une structure numérique claire, qui imite le rosaire avec cinquante chapitres, une organisation qui regroupe des thèmes, ainsi que la structure des chapitres avec l'articulation entre les parties descriptives et les parties narratives. Il s'en est dégagé l'extrême richesse de ce recueil par la diversité des textes choisis par l'auteur, mais surtout son originalité dans le commentaire allégorique et dans toutes les transitions entre les différentes parties des chapitres : originalité d'écriture donc, et non simple couture entre des morceaux disparates. La compilation de l'auteur est intéressante par la reprise d'œuvres, qu'il s'agisse des *Miracles* de Gautier de Coincy, compatriote de l'auteur, ou par les poèmes mariaux et le choix effectué en relation avec la partie narrative. Mais les parties originales ne le sont pas moins, comme les développements descriptifs qui commencent chaque chapitre : loin d'être des citations d'encyclopédies, même si les connaissances qui y sont données relèvent d'une culture identique plutôt que de l'état des connaissances du XIV^e siècle, ils sont organisés différemment pour permettre l'interprétation mariale, et même peuvent dévier par rapport aux informations habituelles des encyclopédies. L'éloge de l'ordre des jacobins, dont l'auteur indique l'importance et le rôle dans une société pervertie, pourrait conclure à une œuvre dont l'enjeu est à la fois l'éloge de la Vierge Marie, et celui d'un ordre auquel appartient l'auteur. Mais les passages entre les citations signalent un auteur moralisateur dont les réflexions, souvent originales en français, notamment sur la *fiction*, associée à Renart et à la *renardie*, se doublent d'un ton satirique sur la société. La comparaison avec la littérature mariale antérieure ou contemporaine, en latin et en français, ainsi que les *Contes moralisés* de Nicole Bozon a mis en évidence la qualité littéraire du *Rosarius* et son originalité certaine, dans une relation fort intéressante entre une rationalisation et l'éloge marial que l'on a pu comparer, grâce à la contribution de M. Jean-René Valette, à celle qui s'opère entre christianisation et rationalisation dans le corpus romanesque. A. Långfors avait considéré que le *Rosarius* était un livre de lectures pieuses destiné à des femmes. L'éloge récurrent de l'ordre jacobin permet d'en douter, ainsi que le jeu subtil d'organisation interne des chapitres : l'étude de cette année, sans résoudre l'identité de l'auteur, en a décelé quelques traits : une culture large, aussi bien des textes latins que français, centrée sans doute sur des œuvres de prédication et de diffusion encyclopédique du savoir, et une écriture raffinée par la complexité des réseaux qu'elle met en évidence.

II. Les traductions françaises de l'*Epitoma rei militaris* de Végèce

La deuxième thématique de cette année était centrée sur les traductions françaises de Végèce, dont le nombre (5 traductions intégrales du XIII^e siècle au XIV^e siècle, une adaptation en vers, et plusieurs traductions partielles) révèle l'importance de ce manuel militaire dans la culture en français. Cette diffusion, rare par la succession des traductions, pose un ensemble de questions : la qualité de la transmission par chacune

d'entre elles, l'intérêt que pouvait présenter l'élaboration d'une nouvelle traduction, les relations éventuelles qu'elles pouvaient avoir et l'écho respectif de chacune d'entre elles. Ce sont les écarts, les apports qui sont des éléments essentiels pour identifier l'évolution des savoirs, des milieux et des goûts. L'étude de traductions successives ou de réécritures d'une même œuvre, voire des premiers imprimés, est à même de révéler l'évolution des enjeux et de la conception de la vulgarisation et celle des milieux de production et de réception.

Pour cette première année, l'étude s'est centrée sur trois traductions éditées par L. Löfstedt, celle de Jean de Meung (1284), celle de Jean de Vignay (entre 1315 et 1320) et la traduction anonyme de 1380, autant de jalons en un siècle où les traductions en français se multiplient. A été ajoutée l'adaptation en vers de Priorat de Besançon à la fin du XIII^e siècle, qui n'est pas une traduction au sens strict du terme, mais apparaît comme une tentative d'écriture assez surprenante pour la date et le type d'œuvre. La première étude a porté sur une comparaison sur les modes de traduction entre les trois traductions en prose, l'insertion respective de la glose, mais aussi l'équivalence lexicale pour la terminologie militaire et les dénominations qui relèvent de la civilisation romaine. Une deuxième étude, plus thématique, a été menée sur les lexiques spécifiques que sont ceux des engins de guerre, des bateaux et aussi la nomenclature des vents que, par exemple, Jean de Meung a supprimée pour un développement qui lui est propre. Ces trois échantillons, assortis d'une étude comparée des prologues, ont dégagé des choix différents, révélateurs du métier de traducteur de chacun, du type d'équivalence entre une traduction imitatrice du latin, ou, au contraire, vulgarisant véritablement en français, avec des variations selon les domaines. Une culture de chaque traducteur se manifeste ainsi, le manuel faisant appel à des connaissances militaires précises. C'est aussi le travail de traducteur qui a été abordé avec M^{me} Outi Merisalo à propos de la traduction anonyme : étudiant la relation avec le texte latin et la tradition manuscrite de l'œuvre de Végèce, elle a montré comment le texte français, là où l'on croit voir un écart avec l'original, suit en fait une version du groupe ϵ , qui n'est pas celle de l'édition de référence actuelle. Du travail de création à la diffusion, son étude a permis de mettre en évidence le rôle de la traduction qui paraît comme une aide à la lecture du texte latin, plutôt qu'un texte à lire seul.

L'adaptation en vers que Jean Priorat de Besançon a faite de la traduction de Jean de Meung, ignorée des critiques depuis l'édition proposée par Ulysse Robert (1818), loin d'être une simple versification, apparaît véritablement comme le résultat d'une écriture propre, avec des développements, des modifications assez conséquentes du lexique, une utilisation du vers pour mettre en évidence un aspect formulaire du texte, en particulier pour les *Regulae belli generales*, mais aussi les différents enseignements de Végèce, tactiques ou techniques, logistiques ou stratégiques. Les digressions sont peu importantes, mais l'une d'entre elles au livre IV rappelle la défaite navale de Philippe III le Hardi face à la flotte de Roger de Laurie au large des îles Formigues, les 3-4 septembre 1285, défaite qui rappelle que Jean Priorat de Besançon est allé en Catalogne à l'occasion de la croisade que menait Philippe III le Hardi contre le roi d'Aragon. En outre cette référence permet de préciser la date de rédaction, qui n'a pu se faire qu'après cet événement et non, comme on le pensait jusqu'ici, immédiatement après la traduction de Jean de Meung (1284). Le commanditaire est également donné

dans le texte, non dans le prologue du premier livre, mais dans celui du second livre : il s'agit de Jean de Chalon-Arly, détail qui permet de reculer encore la date après 1286, puisqu'on sait par d'autres sources que l'auteur s'est mis à son service environ un an après la mort de Philippe III et son retour.

Outre les traductions, la diffusion en français est également importante et a été envisagée d'abord par Hélène Biu à propos de *l'Arbre des Batailles* d'Honoré Bovet, dont la source est moins le texte de Végèce, que des sources italiennes et dont la diffusion imprimée est complexe. C'est également Christine de Pisan et le *livre des faits d'armes*, souvent confondus avec la précédente œuvre dans les imprimés. Ces deux exemples, loin d'épuiser la question, montrent, s'il en était besoin, l'importance de cette œuvre dans la culture seigneuriale et laïque, et la complexité de sa diffusion en latin et en langue vernaculaire, entre traductions intégrales, partielles et citations.